

...et si nous retournions en Oranie !

II. - La longue pause d'AIN-DZARIT

C'est de « ce village hors des grands chemins » qu'il sera encore question dans ces pages. Cette longue pause, annoncée dans notre dernier Echo, va me permettre aujourd'hui de le décrire un peu plus, du fait que son histoire ne ressemble en rien à celle des autres centres des Hautes-Plaines de l'Est oranais, car elle fut catastrophique pour les premiers concessionnaires, sans être guère plus brillante pour les seconds.

Aïn-Dzarit (1910-1912), comme El-Ousseukh (1920), ainsi que me l'écrit mon aimable correspondant, Georges Vieilledent, qui vécut au cœur du Djebel-Nador, furent les deux premières tentatives de création de Centres de colonisation dans cette commune mixte, avant donc Aïn-Kermès et Médrissa (1924-25). Ce fut d'ailleurs deux erreurs. El-Ousseukh périclita tout de suite, quatre années se succédant sans récolte. Ses colons furent recasés aux environs d'Oran, et une famille qui y avait investi une fortune, 60 000 francs-or, les Sentenac, se trouva entièrement démunie au bout de ces quatre années. Ce fut un désastre qui, bien sûr, n'a guère intéressé les singuliers envoyés spéciaux de certaine presse engagée, plus enclins à tricher ou à raconter des sornettes que d'aller à la recherche de l'Histoire vraie des hommes — et des femmes — de notre pays. On persista pour Aïn-Dzarit à force de contributions publiques, et deux agrandissements furent octroyés aux concessionnaires qu'il fallait tout de même tirer d'affaire, d'autant plus qu'il n'était pas possible de les recaser dans une autre région et qu'ils manifestaient le désir de s'accrocher à cette terre. Le premier, dont il a été question dans "l'Echo" du mois dernier, par prélèvement sur le douar Sahari, le second sur les terres aussi vierges du douar Meguisba, à 7 km de Trézel, sur l'itinéraire Trézel-Tiaret, en face de la célèbre "Montagne Carrée". La crise de 1929-30 (récolte déficitaire générale en Algérie, la claverie dans le cheptel ovin, qui ravagea les troupeaux), qui atteignit même une grande partie de l'Europe, provoqua le départ de nombreux concessionnaires venus de Métropole. Devenus chômeurs, ils s'en furent à la recherche d'un emploi d'homme de peine, de docker, ou de garçon de ferme, comme ceux de Saint-Louis, près d'Oran, dont il sera question plus tard. Ceux qui persistèrent, et ils furent courageux, durent leur survie, si l'on ose dire, à l'attribution du deuxième agrandissement, où ils envisagèrent la possibilité de pratiquer l'élevage ovin. Mais, comme il a déjà été succinctement indiqué dans le précédent "Echo", ils furent terriblement concurrencés par les colons de Burdeau (Sersou) qui, mieux pourvus et mieux équipés, leurs terres étant d'autre part meilleures, avaient quasi entièrement trusté, c'est le terme qui convient, le douar Sahari bien avant, d'une superficie de 110 000 hectares. J'avais donc raison de dire, et c'était en 1943 à mon premier passage, qu'Aïn-Dzarit était un véritable spécimen du Centre déshérité, tant sur le plan économique que géographique.

Il fallait pourtant vivre, et on ne dira jamais assez la volonté de vaincre de cette autre lignée de pionniers dont une bonne partie, déjà disparue bien avant ou à la veille de la braderie et n'ayant pas laissé d'héritiers, n'aura pas à mendier aux Princes qui nous gouvernent, pour obtenir cette fraction d'indemnisation dont se préoccupent tant, à l'heure présente, en pleine ère pré-électorale à vrai dire, les politiciens responsables de tant de malheurs. Mais revenons, après ce coup de patte, à ce secteur du Sahari, pour mettre en exergue une certaine initiative : la mise en exploitation et en valeur d'une immense ferme d'élevage du mouton. Il s'agit d'une Société qui fut par la suite, et on devine pourquoi "récoltée" par le Crédit Foncier d'Algérie, en raison de prêts impayés. Conçue par cette banque au ménage Frugère, l'épouse originaire d'Alger, lui ancien P.D.G. des

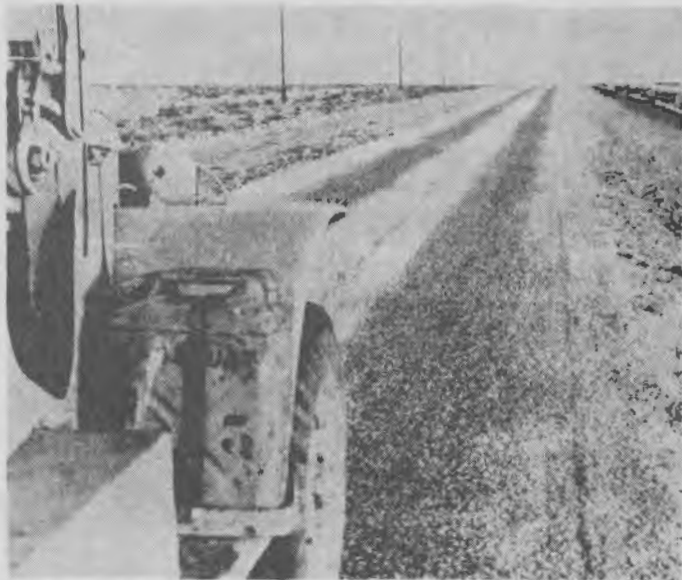
"Sucres Frugès" à Bordeaux, dont le violon d'Ingres était la peinture cubiste, tout en restant un esthète, cette ferme, appelée alors Nadourah, devint d'abord le lieu d'un marché hebdomadaire, puis un centre d'échange, et enfin, compte tenu de l'extension de la rébellion, une S.A.S. Pendant donc une longue période, sans cependant être une grande réussite, la région des Saharis fut, pour ce ménage, et pour les rescapés d'Aïn-Dzarit, un secteur commercial des plus animés. Jusqu'au jour où, jetant le masque... Vous connaissez la suite et ses retombées, encore vivantes, criardes, indignes après quinze années d'exil et de misères pour beaucoup.



Qui étaient les concessionnaires de cette erreur de 1910-1912 ? Je crois que parmi eux, il faut d'abord citer les Barrier. Le chef de famille en éleva une nombreuse, et fut adjoint spécial du centre dans les années 20. Je crois qu'il s'agit de Jules Barrier, dont les enfants s'installèrent par la suite à Tiaret, que la rébellion frappa terriblement, puisque son fils aîné et son petit-fils, en se rendant à une vérification de leur cheptel ovin concédé à un musulman du coin, furent abattus à proximité de la "Montagne Carrée", repaire d'assassins. Mais la première victime d'Aïn-Dzarit fut le fils d'un concessionnaire venu de Corrèze, nommé Aubolrons ou Aubolnoux, assassiné en 1956, au douar Sahari, où il s'était rendu pour en rapporter du bois. L'ami Gavin Gulganti était le fils d'un concessionnaire venu de Corse, menuisier de son état, qui avait amené dans ses modestes bagages tout son outillage. Si mes souvenirs sont encore précis, il devait décéder au cours de la tourmente de 39-40 ou peu avant. Dans cette même demeure où j'avais été reçu avec tant d'aménité, m'avait précédé une belle figure de Trézel, l'abbé Chanson, hôte des Gulganti chaque fois qu'il venait célébrer la messe au village. Cet ecclésiastique, je l'ai souvent rencontré au cours de mes pérégrinations à travers les Hautes-Plaines, et nous sympathisons car il était mon alter ego sur le plan de l'anti-conformisme. Par la force du destin, son poste revint à l'abbé Garcia, ancien de N.D. de France à Oran, aujourd'hui à Agen, où il tente de regrouper les anciens de cette école sise rue d'Inkermann. Notre dernière rencontre date d'un jour cruel de mars 1958, à Palat. Parmi les autres concessionnaires, il faut encore citer les Guy, Ligneureux, Marius Vieilledent et les frères Brun dont l'un eut une fin atroce, dépecé sadiquement sur la petite place publique de son village, à l'ombre des grands arbres touffus et des murs de la petite église. Croit-on vraiment chez les Debré, Frey, Chaban, Neuwirth et autres renégats, que ces choses-là peuvent s'oublier ! Si l'armée était restée, car on sait, chez les natifs du département de Tiaret, et d'ailleurs, de quelle manière et sur ordre de qui elle "dérocha", comme en avait été faite la promesse écrite et diffusée, est-ce que tant de crimes auraient été commis ? Qu'en dites-vous, Monsieur le Ministre des Armées de l'époque !... Une parenthèse ici pour répondre à un courageux anonyme qui m'invite à faire preuve de plus de calme dans mes souvenirs. Je lui répondrai par ce mot qui illustre la dernière page de l'épopée napoléonienne, et aussi une spirituelle comédie de Sacha Guitry : M... ! s'il n'a pas compris.

Ce mot étant dit, poursuivons cette narration. Etant donné que la colonisation à Aïn-Dzarit fut un échec, que ce village ne ressemblait pas comme un frère à tant d'autres surgis çà et là dans notre chère province, bâtis

avec tant d'opiniâtreté et de peine par nos anciens et plus ou moins améliorés au fil des ans, disons que ce fut une création avec ses espérances, ses illusions, ses déboires, ses larmes douloureuses, où le meilleur du temps était consacré à interroger le ciel, sa terre, ou, dans le petit hangar de celui qui en possédait, à la réparation du modeste matériel agricole, ou encore dans le petit jardin maraîcher attenant à la demeure, à préparer aussi, au petit matin, le départ du troupeau, assez mesquin pour qui en possédait, à en surveiller le retour au coucher du soleil, à se rendre, à la mauvaise saison, de temps à autre, aux villages voisins, pour y acquérir si possible des fourrages, que l'on put obtenir plus tard, à El-Ousseukh, après les travaux entrepris par le Service de l'Hydraulique, enfin à faire un peu comme tous les terriens, aller deux ou trois fois la semaine aux plus importants marchés de plein air, en vue de **prendre le vent**, s'intéresser aux nouvelles, effectuer quelques achats, notamment à Burdeau pour en rapporter du pain, car il n'existait pas de boulangerie au village, la clientèle y étant réduite en raison de ce que nombre des habitants logeaient à la grand-ville. Par contre, il était un petit bistrot, sorte de lieu de délasserment, surtout le dimanche ou en fin de journée, à l'heure de la menue moisson ou du retour des moutons. Aller aux nouvelles, c'était reprendre contact avec une atmosphère plus animée, autrement vivante certains jours, d'autant qu'on pouvait y rencontrer les quelques céréaliculteurs ou éleveurs qui avaient leur foyer hors du coin ; les Ghery, d'origine suisse ou luxembourgeoise, Durier ou Duriez, Nadal, qui vivait à Trézel, adjoint spécial des années 30. J'avais approché ce dernier au cours d'une réunion, deux peut-être, des adjoints spéciaux des Hauts-Plateaux, venus à Oran exposer leurs doléances à la Fédération des Maires, et je crois me souvenir qu'ils étaient accompagnés de mon regretté ami Armand Viniger, conseiller général rural au franc-parler, au sens civique développé, ardent et courageux défenseur de la cause paysanne de la région, aux convictions solides et non fluctuantes comme, on me l'écrit, **« nous en avons eu pour le moins un exemple plus que fluctuant »**. A demeure encore, un maçon du nom de Criado, et un autre, de nationalité espagnole, qui



La route monotone et le paysage vers Aïn-Dzarit

n'y resta que le temps de quelques travaux, nommé Torrente. Aller aux nouvelles c'était, pour l'adjoint spécial, se rendre à Trézel, auprès de l'administrateur, pour l'informer de la situation du Centre, pour plaider une cause ou en faveur de certains dossiers, et en particulier faire un compte rendu de l'atmosphère de son village. C'était

alors au tour de ce fonctionnaire de se rendre sur place, pour mieux réaliser la situation exposée ? A l'époque, en 1950, si j'ai encore bonne mémoire, il s'agissait de M. Puech, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à maintes reprises, qui a laissé un excellent souvenir dans le pays, ce qui ne m'a nullement surpris. Avant lui, si j'ai encore gardé bonne mémoire, ce fut M. Bayard, sans doute le doyen du corps oranien des administrateurs civils. J'avais fait sa connaissance une première fois, mais je ne sais plus où, ni en quelles circonstances, peut-être à l'occasion d'une cérémonie musulmane. Je devais le retrouver à Zemmora, en 1958, à une heure pénible. C'est lui qui, après une longue pause dans son bureau, un froid matin de mars, me donna le feu vert pour poursuivre ma route en direction de Tiaret et Palat, le trajet étant alors peu sûr pour les passagers d'une seule voiture, les miens. A l'arrêt de Montgolfier, un capitaine d'artillerie m'y attendait, avec quelques soldats en armes, pour m'informer qu'un hélicoptère de la base d'Aïn-Boucheikf (Tiaret), dont je percevais depuis Mendez et Henri-Huc le ronronnement, **« allait éclairer ma route jusqu'au col de Guertoufa »**.

**

Je demande au lecteur de ne pas... tirer sur le pianiste, si sa partition a comporté dans son ensemble quelques alegrettos suivis de fortissimas et de modératos, parfois même sensiblement emmêlés. Si j'ai donné une certaine importance à ce petit village, c'est parce qu'il est des images et des souvenirs qui marquent davantage l'esprit de celui qui s'est plu à l'évoquer, et c'est pour cela que j'ai cru devoir lui donner un peu plus que d'ordinaire j'ai accordé à d'autres centres.

De tout ce qui a précédé, on peut dire que Aïn-Dzarit aura eu une triste histoire : d'une part, l'échec à peu près total pour le plus grand nombre de ses pionniers et leurs successeurs directs, d'autre part, un embryon de réussite pour quelques-uns, dont la tâche a été arrêtée par la volte-face que l'on sait, enfin, la douleur à jamais ancrée et persistante au cœur de deux familles qui ne pourront jamais oublier la fin atroce de leurs êtres chers.

Parmi les adjoints spéciaux qui obtinrent la confiance de leurs concitoyens, outre les Barrier, Nadal et Guiganti, je désirerais citer aussi M. Mazurier, dont on me dit que son fils, concessionnaire par voie de succession, pourrait narrer par cœur toute l'histoire, pour ne pas dire la monographie du village, depuis ses origines à l'heure de l'adieu à jamais. On me dit encore qu'il serait replié à Nîmes. Si d'aventure vous passiez par cette **« Rome française »**, et je m'adresse aux bonnes gens qui l'ont connu, faites une pause autre que la mienne à la Brasserie Nationale, établissement ultra-chic, et vous en apprendrez davantage sur l'histoire de son village.

(Fin au prochain numéro.)

François RIOLAND.

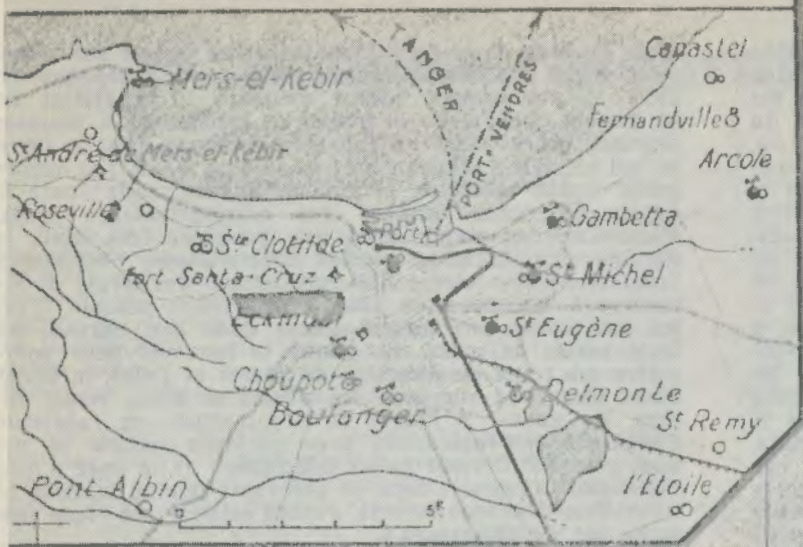
OUBLI

J'ai tout oublié, je n'ai rien oublié.
 J'ai tout oublié, mais qu'importe !
 Puisque je me rappelle avoir écrit que je n'ai rien oublié !
 Et puisque, écrivant cela,
 Je n'avais rien oublié !
 Quand j'écrivais n'avoir rien oublié,
 Je savais que j'allais tout oublier,
 Mais je savais aussi qu'il resterait écrit pour toujours
 Que je n'avais rien oublié !

Yves DURAND

(Le feu de la poésie)

ENVIRONS D'ORAN



SUD DU DÉPART. DE SAÏDA



AÏN-SEFRA MECHERIA



LÉGENDE

- CHEF-LIEU DE DÉPARTEMENT
- CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT
- Commune, Hameau ou Douar
- Facteur-Raceveur-Agence postale
- Distribution auxiliaire
- Bureau télégraphique
- Bureau téléphonique
- Chemin de fer à voie normale
- Chemin de fer à voie étroite
- Routes principales
- Courrier en automobile
- Courrier en voiture
- Courrier maritime
- Câble français
- Bois et forêts
- Limites de département
- Limites d'arrondissement